

REVUE DE PRESSE

LA ROSE DE JÉRICHO

Magda Kachouche

CRÉATION

les 16 et 17 mai 2024

Le Pavillon Romainville dans le
cadre du festival des rencontres
chorégraphiques internationales
de Seine-Saint-Denis

TOURNÉE

les 17 et 18 octobre 2024

Les Subs, Lyon

les 13 et 14 novembre 2024

Théâtre Antigone dans le cadre du
NEXT festival de Courtrai

les 6 et 7 décembre 2024

Théâtre du Beauvaisis,
Scène nationale de Beauvais



CRITIQUES ET ENTRETIEN

Danse

« La Rose de Jéricho » : le bouquet de consolation queer de Magda Kachouche au Next Festival

par Amélie Blaustein-Niddam
16.11.2024



Nous avons laissé Magda Kachouche dans la forêt d'Uzès en compagnie de Marion Carriau pour son luxuriant *Chêne Centenaire* ([lire notre article](#)). Nous la retrouvons au festival Next, à Courtrai, en Belgique, pour sa *Rose de Jéricho*, un cadeau bien enveloppé qui contient de bons outils pour transformer la mort en orgie. On adore.

« Et ça passe et ça trépasse »

Ça commence fort. Magda fait le show, vêtue de son iconique short en jean noir, d'un top en miroirs dorés et d'une grande veste à son effigie. Elle nous balance des trucs qu'on ne comprend pas, mais dans les bribes que nous recevons, on se dit qu'elle ne va pas très bien, que la journée a dû être chargée. Elle salue le public, convoque l'amour et, en saccadant les mots qui arrivent plus vite que sa pensée, nous présente son équipe, son corps commun : Gaspard Guilbert, « celui qui fait trembler la terre, il est capable de réveiller les morts, il est capable de les faire jouer avec nous ; ça tombe bien, parce qu'on les a tous invités », Bia Kaysel, « ceux qui fait que là, mes yeux, ils ont l'air d'avoir plein de petites couleurs, ceux qui fait briller mon âme de mille feux » et Alice Martins, « la fleur des fleurs, la cerise sur le gâteau, la crème des crèmes, elle est au fond l'héroïne de l'histoire ».

Iels ont des looks qui brillent et, dès les premiers instants, affirment : la mort ne nous aura pas, nous les vivant.e.s ! La lumière est merveilleusement écrite. Un demi-halo rose adoucit la douleur. Plus tard, il sera question de séparer les mondes, mais seulement symboliquement. L'espace est barré d'une frontière transformant l'encens en une ligne qui brille de mille feux. Mais entre les fantômes, il y a la danse, superbement portée par la bande-son de Gaspard, enveloppante, presque cinématographique qui arrive même à transcender *Filiae maestae Jerusalem, RV 638: II. Sileant Zephyri*, le monument de beauté Vivaldi.

« Soit t'es vivant, soit t'es dead »

Le deuil est un acte personnel. Il peut se vivre à grands coups de pleurs collectifs ou seul.e dans son coin. *La Rose de Jéricho* incarne toutes les postures possibles de toutes les cultures possibles. Est-ce que pleurer est un geste chorégraphique ? Oh que oui. La pièce conjure et console. Mais conjurer les mauvais sorts ou consoler les âmes éplorées peut passer par des gestes de domination : à quatre pattes, Alice devient animale au service de sa puissante maîtresse Magda. Cela peut être un câlin inspiré des farandoles de Pina Bausch, un solo où Alice porte toutes les peines du monde sur ses épaules cambrées, son centre de gravité tirant vers les enfers. Cela peut être se faire écraser par des détails, comme une voiture pour enfant. Cela peut être une incantation, genoux et jambes pliés en grande seconde, le visage entièrement recouvert d'un voile rose. Cela peut être une main retenant une mâchoire prête à s'écrouler.

Western queer

Dans sa dramaturgie, *La Rose de Jéricho* passe du chaos à la paix, sur une route qui est par définition montagneuse. La cohérence entre les mots, la danse, le son et la lumière est renforcée par les costumes, surtout ces vestes à franges dorées et transparentes. Le deuil, un western ? Le parallèle n'est pas

complètement fou : il y a un gros méchant, nommé à la fois injustice, manque et désarroi, et un gentil appelé déni. Et sur scène, ça donne quoi ? Eh bien, des zombies pop à la *Stranger Things*. Le corps complètement disloqué exprime la lassitude face à des morts, surtout brutales, et cette envie folle de les faire revenir. Et pour le déni ? Cela prend la forme d'une belle baise, intense et épuisante. Le sexe et les vanités contre la faucheuse aux allures de boxeuse, on prend !

La Rose de Jéricho est à voir les 6 et 7 décembre au Théâtre National du Beauvaisis, et le Festival Next, lui, se poursuit jusqu'au 30 novembre.
Visuel : ©MK

Lyon. La Rose de Jericho aux Subs : un spectacle où le deuil rend la vie plus forte

Entre danse et performance, Magda Kachouche présente *La Rose de Jericho*, une bouleversante traversée du deuil et surtout un

magnifique hymne à la vie.



Photo Léa Mercier

Une fête endeuillée ou bien un deuil festif ou bien un peu des deux : lorsque les spectateurs entrent en salle, l'artiste Magda Kachouche bouscule les certitudes de nos conventions quant à ce que doit être ou ne pas être une cérémonie funéraire. Mi maître de cérémonie, mi MC au flow de paroles proche de celui d'un battle, elle pose le cadre. Celui d'une disparition d'un proche jamais nommé, bientôt matérialisée par une voiture téléguidée qui s'en va loin de la scène, comme un dernier au revoir.

Une procession traversant les différentes phases émotionnelles

Déchirant, surtout lorsque l'émotion envahit le visage, le corps et la voix de l'oratrice jusqu'alors solaire. La suite se déroule comme une procession traversant les différentes phases émotionnelles, souvent contradictoires, liées au deuil. Les pleurs, l'espoir, les souvenirs, la force habitent ensemble *La Rose de Jericho*, petit

guide indispensable pour surmonter la disparition des êtres que l'on aime. Sujet associé à l'existence de chacun et pourtant souvent tabou dans nos sociétés, le deuil est ici exploré sous ses différentes facettes, presque sans un mot, avec tellement d'éloquence.

Lors d'un tableau plastique piloté par Bia Kayse, entre rais de lumières et fumées, les fantômes des êtres que l'on a aimé semblent habiter la scène. Puis entre en scène Alice Martins, formidable et fascinante danseuse dont les états de corps dessinent les errements qui suivent le deuil. Ensemble, accompagnées à la musique de Gaspard Guilbert, elles vont de l'avant, sur le magnifique chemin de la vie.

Magda Kachouche : « La Rose de Jéricho »

Aux Rencontres Chorégraphiques, le deuil comme principe actif dans l'exaltante confusion des émotions.



"La Rose de Jéricho" © Léa Mercier

La perte d'un être cher est avant tout, on en conviendra, source de deuil et de douleur. Cependant, cette vision occidentale et chrétienne, très univoque, monocorde et monochrome (voir achrome), est loin de convenir à toutes les sensibilités voire toutes les cultures. C'est peut-être en ce sens que s'expliquerait le show fulgurant qui accueille le public de *La Rose de Jéricho*, avec une Magda Kachouche endiablée en conférencière et show-girl, s'époumonant sur du rock algérien.

Alors, au nom de quoi une telle déflagration d'énergie méga-vitale nous parlerait-elle de deuil ? La chorégraphe, il faut le lui accorder, sait surprendre son public. Et l'emballer. La surprise est la vie, la mort est torpeur. Qui voudrait voir une pièce de danse empreinte de deuil où les cendres ne tenteraient point de briller ? Aussi la vie, cette grande surprise en soi, sera toujours plus forte que la mort, même avec en tête – et dans le corps de la chorégraphe – le trépas de son

père, il y a plusieurs années déjà. On imagine le choc et qu'un spectacle aussi débridé n'ait pas été possible dans l'immédiat. Et au gré de ces révélations, on relira sans doute autrement sa création précédente, *Chêne centenaire*, où elle abordait, en compagnie de Marion Carriau, la vie dans les espaces-temps des écosystèmes, en performant entre les arbres du Bois de Vincennes.

La voilà face à la désertification et la mort des arbustes. Où le végétal peut se retrouver, en dernier retranchement, sous forme de rose de Jéricho, fleur du désert qui traverse le temps en se recroquevillant sèchement, dans un état de mort imminente sans fin, jusqu'à ce qu'un peu d'eau vienne la réveiller. Ce que cette *Rose de Jéricho* vient nous rappeler kachouchement, c'est qu'au moment où la mort frappe, on peut être traversé par un tourbillon de sensations diverses et contradictoires qui font tourner la tête. Et Kachouche n'y va pas seule ni par quatre chemins. Au contraire, ce voyage sur les traces des roses de Jéricho se fait à quatre. Où le DJ Gaspard Guilbert devient un vrai personnage, aussi présent que les trois artistes chorégraphiques et autant porté sur les traces d'espiègles fantômes aux réminiscences vaguement sahariennes.

Galerie photo : Léa Mercier



Ensemble le quatuor amorce un va-et-vient entre l'ici-et-maintenant et l'au-delà, par eaux et encens, entre Occident et Orient, entre le sauvage et le gore, entre pleurs et consolation, douceur et sensualité, fête et tragédie. Il a rarement été aussi facile de se perdre dans une pièce, qu'on le veuille ou non. Dans ce tourbillon émotionnel, avec tout ce qu'il amène en matière d'énergie et de chaos, notre rapport au deuil se joue au second degré et le titre pourrait ici être *the show must go on*, le show étant cette vie moderne où tout le monde se donne en spectacle. Mais alors, la mort et le deuil seraient-ils devenus spectacles à leur tour ? Face à la douleur liée à la disparition, *La Rose de Jéricho* où éclate une catharsis qui est autant une affaire d'exaltation que de désespoir, d'intimité que de collectivité.

Thomas Hahn

Le 16 mai 2024, Le Pavillon, Romainville, dans le cadre des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis

Distribution :

Conception Magda Kachouche

Collaboration artistique et interprétation Gaspard Guilbert, Magda Kachouche et Alice Martins

Création sonore Gaspard Guilbert

Création lumière et régie générale Bia Kaysel

Création costumes Alexia Crisp Jones assistée d'Augustine Salmain

Collaboration à la dramaturgie Arnaud Pirault

Collaboration à l'écriture chorégraphique Marion Carriau

Accompagnement vocal Elise Chauvin

La rose de Jéricho, de Magda Kachouche, Le Pavillon, Romainville, dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis

Mai 21, 2024 | Commentaires fermés sur La rose de Jéricho, de Magda Kachouche, Le Pavillon, Romainville, dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis



© Compagnie Langue Vivante

fff article de **Nicolas Thevenot**

C'est un chagrin « Chagall » que cette **rose de Jéricho**, résistante, lumineuse, iconoclaste, foutraque et folle. La peau de ce spectacle est tendue sur les os blanchis de nos douleurs et de nos défunts par cette énergie fabuleuse que l'on associe bizarrement au désespoir. Nos pertes, ainsi parle-t-on par euphémisme comme si l'on était à la bourse, forment la nappe invisible qui irrigue en profondeur nos vies. Et vice-versa. Larmes de peine, larmes de joie, larmes de crocodile : elles sont la goutte d'eau capable de faire déborder le vase où s'ennuient nos morts. Cette peau de chagrin, entre les mains de Magda Kachouche et de ses partenaires de jeu, Gaspard Guilbert, Alice Martins et Bia Kaysel, n'est pas une réduction, mais une extension du domaine de la lutte, à la vie à la mort, elle brille des couleurs d'un Chagall, vraiment, elle est feu, bien plus que feu-follet. Magda Kachouche en est la maîtresse de cérémonie, accueille le public au micro, filtre « vocodeur » en place, processant cette étrange distorsion de la voix qui renvoie autant à une certaine musique actuelle, festive, vitaminée, qu'à la possibilité d'une disparition même de l'humain.

La rose de Jéricho manie les codes, les rituels, les secoue tels des osselets. Faire œuvre de résurrection, à l'instar de la rose de Jéricho connue pour sa capacité à revivre après plusieurs années de sécheresse dès la première goutte d'eau, est de l'ordre de l'insurrection, fortement mobilisatrice de ses acteurs comme du public. La performance engage corps et âme, nous rappelle au caractère démiurgique du dire et du faire. Dans ce cabaret sauvage il y a finalement un peu de l'esprit de la fête des morts mexicaine. La mort ne peut s'envisager que caricaturale, comme un dévoilement grotesque du vivant : la pièce n'hésite pas à emprunter au catch ou au grand guignol pour leurs puissances d'exagération des signes du drame. En même temps, elle ose suivre une ligne cicatricielle beaucoup plus ambiguë et troublante, comme une amarre à une affliction bien réelle : ligne de vie où la douleur peut affleurer comme un affect sincère quand bien même il serait produit et détourné à la façon d'un artefact. C'est à cet endroit précis que le spectaculaire se fait spéculaire, offrant à chacun le miroitement de ses propres peines, de ses propres égarements quand on est enfin la chienne de sa peine.

Par son exubérance entrelacée au néant, **La rose de Jéricho** est profondément baroque. L'affliction y devient une fiction. L'encens n'est plus une offrande versée à Dieu, mais une fumée de scène révélant des faisceaux lasers. Les larmes sont des paillettes qui brillent même dans l'obscurité, produisant un regard humide de bon aloi. Dans cette invention, dans cette folie si jouissive, les pompes funèbres révèlent leurs pompes. Et à l'épuisement des corps endoloris de désolation répondra le festin roboratif des corps enlacés, comme si le vide qu'engendrent les disparus devait être rempli par d'autres chairs. La vie, comme une chenille aux innombrables anneaux. La vie, comme un trou, jusqu'à la gueule ouverte de la tombe.



© Compagnie Langue Vivante

La rose de Jéricho, conception de Magda Kachouche

Collaboration artistique et interprétation : Gaspard Guilbert, Magda Kachouche, Alice Martins et Bia Kaysel

Création sonore : Gaspard Guilbert

Création lumière et régie générale : Bia Kaysel

Création costumes : Alexia Crisp Jones, assistée d'Augustine Salmain

Collaboration à la dramaturgie : Arnaud Pirault

Collaboration à l'écriture chorégraphique : Marion Carriau

Accompagnement vocal : Elise Chauvin

Stagiaire : Léa Sabran

Durée : 75 minutes

Les 16 et 17 mai 2024 à 20h30

Le Pavillon

28, avenue Paul-Vaillant-Couturier

www.ville-romainville.fr

Tél : 01 49 15 56 53

Dans le cadre des **Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis**

www.rencontreschoregraphiques.com

Danser pour dépasser le deuil et son chagrin

Angelin Preljocaj et d'autres chorégraphes s'emparent de ce thème pour créer de nouveaux rituels

ENQUÊTE

Il y a de la tristesse, de l'anéantissement, mais aussi de la lumière et de l'énergie. « C'est ainsi qu'Angelin Preljocaj, directeur du Centre chorégraphique national d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), évoque sa nouvelle pièce, *Requiem(s)*, pour dix-neuf danseurs. Pour la première fois, le chorégraphe, qui a perdu son père et sa mère, et des amis en 2023, s'attaque au thème de la mort. « *Honorer la mémoire des personnes disparues que l'on a aimées génère de la joie* »

ANGELIN PRELJOCAJ

Cette « mosaïque de sentiments », en accord avec un choix musical hétéroclite, fait miroiter le motif du deuil, très présent sur les scènes contemporaines. Au théâtre, Lorraine de Sagazan dans *Un sacre* (2023) ou Pascal Rambert avec *Mon absente* (2023) ont livré leur vision de cette grande bascule existentielle. Sur les plateaux chorégraphiques, il y a eu Steven Cohen, qui avalait une cuillerée des cendres de l'amour de sa vie, *Elu* (1968-2016), dans *Put Your Heart Under Your Feet... and Walk* (2017), ou Alain Platel, dont *Requiem pour L.* (2018), cosigné avec le compositeur Fabrizio Cassol, s'appuyait sur les images ultimes d'une femme qui avait choisi de mourir. De jeunes artistes, à l'affiche des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, sous la direction de Frédérique Latu, s'emparent à leur tour du sujet.

Expérience cathartique

Comme Angelin Preljocaj, Magda Kachouche, qui a créé sa compagnie Langue vivante en 2022, déroule le souvenir de la mort de son père en 2018 en trame de fond du quartet composé de trois danseurs et d'un musicien *La Rose de Jéricho*. Dans cette « cérémonie de deuil festive et singulière », elle questionne la fonction des funérailles et la conservation du lien entre les vivants et les disparus. « Comment le deuil nous habite-t-il ? », s'interroge la chorégraphe. Que produit-il physiquement sur nous ? J'ai eu envie de créer un espace de transformation pour accepter la mort, accueillir le chagrin et guider ces émotions vers l'acceptation et la réparation. »

Dans la lignée de son solo *Macchabée* (2021), la performeuse distingue le rôle de ce que l'on appelle aujourd'hui les « agents funéraires », « facilitateurs » de ces moments terribles. « Ce métier est essentiel et je lui rends hommage dans le spectacle, précise-t-elle. Lorsqu'on préparait la cérémonie pour mon père, français algérien mais non musulman, rien de ce que nous a proposé l'équipe du funérarium ne nous convenait, mais on a travaillé ensemble. Nous avons imaginé quelque chose qui lui ressemble avec des musiques africaines, du Purcell, et des poèmes de Pessoa qu'il aimait. »

Ce même élan emporte *La Rose de Jéricho*, qui fleurit au carrefour des quatre cultures des interprètes – française, algérienne, brésilienne et portugaise – et se veut une expérience cathartique. « J'ai la sensation de poursuivre un dialogue avec mon père en célébrant aussi une énergie vitale, confie Magda Kachouche. Cet événement ainsi que la création du spectacle m'ont permis par ailleurs de découvrir mon identité artistique. Je me suis séparée de la notion de bon goût pour me révéler à moi-même. »

Cette quête de nouveaux rituels fait apparaître, autour du cercueil et de la tombe, la figure ancienne de la pleureuse, au cœur de nombreuses civilisations. Après avoir assisté à différents enterrements, dont celui de son oncle Bob, Solène Weinachter, Française installée en Ecosse depuis dix-sept ans, a écrit son seule-scène *After All*. Dans cette performance insolite, elle convie le public à des funérailles. « Cela n'a rien de morbide, assure-t-elle. C'est plutôt une célébration, une façon de se connecter à la plénitude du vivant, et l'occasion de se dire plein de choses aimantes, sincères et poétiques. Surtout quand la peur d'être oubliée, de disparaître est très forte. »

Pour développer ce solo entre geste et texte avec « de l'humour anglais en plus et une certaine dose d'inconfort », cette personnalité fonceuse a mené une recherche tous azimuts pendant deux ans sur l'évolution de nos rapports avec les disparus. « Il n'y a pas si longtemps, on les gardait chez eux et on les accompagnait ensuite au cimetière », commente-t-elle. Le contexte social est devenu déshumanisant et l'on a tendance à éloigner la mort. Pendant le Covid-19, on ne pouvait même pas assister aux obsèques de ses proches. »

Solène Weinachter s'est penchée sur ce que l'on appelle le *keening* (du gaélique *caoineadh*, signifiant « pleurer »), tradition vocale celtique de lamentation présente du XVIII^e au XX^e siècle en Irlande et en Ecosse. Parallèlement à cette investigation historique, elle a mené des entretiens avec des membres d'associations sur la fin de vie. Elle a invité ses amis et sa famille – son père n'a pas voulu répondre – à lui confier ce qu'ils diraient sur elle à son

enterrement. « On sait que chacun se débrouille avec la mort et son chagrin, mais y faire face ensemble peut aider », dit-elle. Solène Weinachter donne aussi rendez-vous parfois pour un « Death Cafe » afin de discuter avec les spectateurs de la perte.

Vibrations profondes

La question de la communauté et du partage irrigue le spectacle pour quatre danseurs *Insel*, des Italiens Ginevra Panzetti et Enrico Ticconi. Travaillant à Berlin et à Turin, ce duo, complice depuis 2008, place sa pièce sous influence des textes de l'anthropologue Ernesto De Martino (1908-1965) sur les lamentations funéraires en Méditerranée. Ils ont également plongé dans les archives filmiques de certains rituels du sud de l'Italie pour en sublimer les postures et les codes. « Le chagrin est lié à un état de crise individuelle, qui peut trouver une résolution en lien avec les autres dans des cérémonies communes, affirment-ils. Elles ont disparu

« Cela n'a rien de morbide. C'est plutôt une célébration, une façon de se connecter à la plénitude du vivant »

MAGDA KACHOUCHE

aujourd'hui et il s'agit d'en réinventer. » Pour soutenir *Insel*, le duo a choisi le chant polyphonique sarde cantu a tenore aux vibrations profondes.

C'est l'éloge que le chorégraphe Emmanuel Eggermont convoque pour *About Love and Death*. Entre le besoin toujours vif de dire au revoir au mettre en scène allemand Raimund Hoghe (1949-2021), avec lequel il a dansé pendant quinze ans, et de se souvenir de son œuvre, dont il est le

légataire, il revisite son héritage. « J'ai d'abord sorti ses costumes, mis ses chaussures, pour me mettre en quelque sorte à sa place, avant de jouer avec les matériaux, indique-t-il. Je mène ce travail de deuil à travers l'idée d'ouverture. Il n'est jamais question de douleur ou de peine, dans la création. Ces notions font partie de l'œuvre de Raimund et s'expriment à travers les thématiques évoquées. Les incarner plutôt qu'exposer un ressenti personnel sur scène est très important chez lui. » Pour mieux « nous amener à l'acceptation » et offrir aux spectateurs qui ne connaissent pas Raimund Hoghe des codes d'accès généraux, comme il l'était. ■

ROSITA BOISSEAU

Requiem(s), d'Angelina Preljocaj, Les 17 et 18 mai, Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) ; du 23 mai au 6 juin, La Villette, Paris 19^e. *Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis*, du 13 mai au 15 juin. *Rencontreschorégraphiques.com*



Répétition de « Requiem(s) », d'Angelina Preljocaj, au Pavillon noir, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), en avril. A.B./BALLET PRELJOCAJ

Le deuil au cœur de la danse

Angelin Preljocaj, avec « Requiem(s) », et d'autres chorégraphes à l'affiche des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis s'emparent de ce sujet, en quête de nouveaux rituels et d'une célébration collective.

Par Rosita Boisseau

Publié hier à 20h00 · Lecture 4 min.



Répétition de « Requiem(s) », d'Angelin Preljocaj, au Pavillon noir, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), en avril 2024. A.B./BALLET PRELJOCAJ

« Il y a de la tristesse, de l'anéantissement, mais aussi de la lumière et de l'énergie, de la jubilation même. » C'est ainsi qu'Angelin Preljocaj, directeur du Centre chorégraphique national d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), évoque sa nouvelle pièce, *Requiem(s)*, pour dix-neuf danseurs. Pour la première fois, le chorégraphe, qui a perdu son père et sa mère, et des amis en 2023, s'attaque au thème de la mort. « Honorer la mémoire des personnes disparues que l'on a aimées génère de la joie, poursuit-il. S'il y a une forme de colère au début, de rage, leur souvenir suscite de très belles choses. En concevant ce spectacle, j'ai eu la sensation de les retrouver. Un vrai bonheur ! »

Cette « mosaïque de sentiments », en accord avec un choix musical hétéroclite, fait miroiter le motif du deuil, très présent sur les scènes contemporaines. Au théâtre, Lorraine de Sagazan dans *Un sacre* (2023) ou Pascal Rambert avec *Mon absente* (2023) ont livré leur vision de cette grande bascule existentielle. Sur les plateaux chorégraphiques, il y a eu Steven Cohen, qui avalait une cuillerée des cendres de l'amour de sa vie, Elu (1968-2016), dans *Put Your Heart Under Your Feet... and Walk* (2017), ou Alain Platel, dont *Requiem pour L.* (2018), cosigné avec le compositeur Fabrizio Cassol, s'appuyait sur les images ultimes d'une femme qui avait choisi de mourir. De jeunes artistes, à l'affiche des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, sous la direction de Frédérique Latu, s'emparent à leur tour du sujet.

Comme Angelin Preljocaj, Magda Kachouche, qui a créé sa compagnie Langue vivante en 2022, déroule le souvenir de la mort de son père en 2018 en trame de fond du quartet composé de trois danseurs et d'un musicien *La Rose de Jéricho*. Dans cette « cérémonie de deuil festive et singulière », elle questionne la fonction des funérailles et la conservation du lien entre les vivants et les disparus. « Comment le deuil nous habite-t-il ?, s'interroge la chorégraphe. Que produit-il physiquement sur nous ? J'ai eu envie de créer un espace de transformation pour accepter la mort, accueillir le chagrin et guider ces émotions vers l'acceptation et la réparation. »

Expérience cathartique

Dans la lignée de son solo *Macchabée* (2021), la performeuse distingue le rôle de ce que l'on appelle aujourd'hui les « agents funéraires », « facilitateurs » de ces moments terribles. « *Ce métier est essentiel et je lui rends hommage dans le spectacle*, précise-t-elle. *Lorsqu'on préparait la cérémonie pour mon père, français algérien mais non musulman, rien de ce que nous a proposé l'équipe du funérarium ne nous convenait, mais on a travaillé ensemble. Nous avons imaginé quelque chose qui lui ressemble avec des musiques africaines, du Purcell, et des poèmes de Pessoa qu'il aimait.* »

Ce même élan emporte *La Rose de Jéricho*, qui fleurit au carrefour des quatre cultures des interprètes – française, algérienne, brésilienne et portugaise – et se veut une expérience cathartique. « *J'ai la sensation de poursuivre un dialogue avec mon père en célébrant aussi une énergie vitale*, confie Magda Kachouche. *Cet événement ainsi que la création du spectacle m'ont permis par ailleurs de découvrir mon identité artistique. Je me suis séparée de la notion de bon goût pour me révéler à moi-même.* »



« After All », de et avec Solène Weinachter, à l'Edinburgh Festival Fringe, en mai 2023. GENEVIEVE REEVES

Cette quête de nouveaux rituels fait apparaître, autour du cercueil et de la tombe, la figure ancienne de la pleureuse, au cœur de nombreuses civilisations. Après avoir assisté à différents enterrements, dont celui de son oncle Bob, Solène Weinachter, Française installée en Ecosse depuis dix-sept ans, a écrit son seule-en-scène *After All*. Dans cette performance insolite, elle convie le public à des funérailles. « *Cela n'a rien de morbide, assure-t-elle. C'est plutôt une célébration, une façon de se connecter à la plénitude du vivant, et l'occasion de se dire plein de choses aimantes, sincères et poétiques. Surtout quand la peur d'être oubliée, de disparaître est très forte.* »

Vibrations profondes

Pour développer ce solo entre geste et texte avec « *de l'humour anglais en plus et une certaine dose d'inconfort* », cette personnalité fonceuse a mené une recherche tous azimuts pendant deux ans sur l'évolution de nos rapports avec les disparus. « *Il n'y a pas si longtemps, on les gardait chez eux et on les accompagnait ensuite au cimetière*, commente-t-elle. *Le contexte sociétal est devenu déshumanisant et l'on a tendance à éloigner la mort. Pendant le Covid-19, on ne pouvait même pas assister aux obsèques de ses proches.* »

Solène Weinachter s'est penchée sur ce que l'on appelle le *keening* (du gaélique *caoineadh*, signifiant « pleurer »), tradition vocale celte de lamentation présente du XVIII^e au XX^e siècle en Irlande et en Ecosse. Parallèlement à cette investigation historique, elle a mené des entretiens avec des membres d'associations sur la fin de vie. Elle a invité ses amis et sa famille – son père n'a pas voulu répondre – à lui confier ce qu'ils diraient sur elle à son enterrement. « *On sait que chacun se débrouille avec la mort et son chagrin, mais y faire face ensemble peut aider* », dit-elle. Solène Weinachter donne aussi rendez-vous parfois pour un « Death Cafe » afin de discuter avec les spectateurs de la perte.

La question de la communauté et du partage irrigue le spectacle pour quatre danseurs *Insel*, des Italiens Ginevra Panzetti et Enrico Ticconi. Travaillant à Berlin et à Turin, ce duo, complice depuis 2008, place sa pièce sous influence des textes de l'anthropologue Ernesto De Martino (1908-1965) sur les lamentations funéraires en Méditerranée. Ils ont également plongé dans les archives filmiques de certains rituels du sud de l'Italie pour en sublimer les postures et les codes. *« Le chagrin est lié à un état de crise individuelle, qui peut trouver une résolution en lien avec les autres dans des cérémonies communes, affirment-ils. Elles ont disparu aujourd'hui et il s'agit d'en réinventer. »* Pour soutenir *Insel*, le duo a choisi le chant polyphonique sarde cantu a tenore aux vibrations profondes.



Le spectacle pour quatre danseurs « Insel », de Ginevra Panzetti et Enrico Ticconi, au Manège de Reims (Marne), en juillet 2023. (SPEZZA SAVELLI)

C'est l'élégie que le chorégraphe Emmanuel Eggermont convoque pour *About Love and Death*. Entre le besoin toujours vif de dire au revoir au metteur en scène allemand Raimund Hoghe (1949-2021), avec lequel il a dansé pendant quinze ans, et de se souvenir de son œuvre, dont il est le légataire, il revisite son héritage. *« J'ai d'abord sorti ses costumes, mis ses chaussures, pour me mettre en quelque sorte à sa place, avant de jouer avec les matériaux, indique-t-il. Je mène ce travail de deuil à travers l'idée d'ouverture. Il n'est jamais question de douleur ou de peine, dans la création. Ces notions font partie de l'œuvre de Raimund et s'expriment à travers les thématiques évoquées. Les incarner plutôt qu'exposer un ressenti personnel sur scène est très important chez lui. »* Pour mieux *« nous amener à l'acceptation »* et offrir aux spectateurs qui ne connaissent pas Raimund Hoghe des codes d'accès généreux, comme il l'était.

📅 *Requiem(s)*, d'Angelin Preljocaj. Les 17 et 18 mai, Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) ; du 23 mai au 6 juin, La Villette, Paris 19^e.

📅 Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, du 13 mai au 15 juin. [Rencontreschoregraphiques.com](https://rencontreschoregraphiques.com)

Rosita Boisseau

2024.06 MAGDA KACHOUCHE, LA ROSE DE JÉRICO

Par Wilson Le Personnic

Publié le 8 juin 2024

Entretien avec **Magda Kachouche**

Propos recueillis par **Wilson Le Personnic**

Juin 2024

Magda, arriverais-tu à nommer les « points chauds » de ton travail ? Peux-tu partager les grandes réflexions qui circulent dans ta recherche artistique ?

La rose de Jéricho est le premier projet que je produis au sein de ma compagnie et que je signe seule. J'ai la sensation que cette pièce marque un tournant dans mon parcours, et me permet de comprendre mon langage. J'assiste, à presque quarante ans, à l'émergence de mon geste artistique. Néanmoins, l'univers posé au plateau et les questions sous-tendues ont toujours traversé mon travail : la place de l'invisible, du sauvage, de l'indomptable, du désir. Les liens avec le Vivant, les vivant-es et tous les autres. Les enjeux de ressources et d'identités culturelles, d'héritage et de lignée. Les possibilités de métamorphoses, intimes et politiques. Pouvoir adresser ces questions en naviguant avec les formes et les médiums, et des artistes aux parcours iconoclastes. Et enfin défendre un théâtre avec et pour toutes et tous.

Avec *La rose de Jéricho* tu imagines une cérémonie funéraire pour conjurer le chagrin et célébrer la vie. Peux-tu retracer la genèse de cette création ?

Le décès brutal de mon père fin 2018 a provoqué un bouleversement total dans ma vie, un éclatement. Tout a changé, tout s'est transformé... Une métamorphose aussi puissante que mystérieuse, aussi douloureuse que vivifiante, qui n'a eu de cesse d'évoluer pendant cinq ans. J'ai eu d'abord la nécessité de rester tant que possible en contact avec lui, et c'est par le biais de la performance *MACCHABÉE* (2021) que je l'ai mis en œuvre, déjà avec Alice Martins à l'interprétation et la collaboration artistique. Après ce solo, j'ai eu besoin de poursuivre et d'approfondir cette recherche autour du deuil, du lien avec nos morts, de leur place et leur rôle dans nos vies.

Peux-tu partager le terreau de réflexion de *La rose de Jéricho* ?

Je voulais aborder le deuil comme processus de métamorphoses infinies, psychiques, concrètes, physiques. Parler de ce que cela a produit sur mon propre corps, embarqué dans un grand huit, savoir si ce fort impact physique s'est produit chez d'autres personnes endeuillées. Parler de ce dont nous avons besoin pour dire au-revoir, via le rite funéraire. J'avais envie que la pièce soit une forme de cérémonie, comprendre quels sont les ingrédients nécessaires à ce dispositif spécifique : un espace-temps orchestré par un-e maître-esse de cérémonie, en interaction avec les participant-es, ordonné par étapes et qui tend à partager des émotions fortes et variées, parfois absurdes. J'avais aussi besoin que cette cérémonie soit universelle et polyphonique, en hommage à la mémoire de mon père et à ce que je souhaite défendre.

Lyon. La Rose de Jericho aux Subs : un spectacle où le deuil rend la vie plus forte

Entre danse et performance, Magda Kachouche présente *La Rose de Jericho*, une bouleversante traversée du deuil et surtout un

magnifique hymne à la vie.

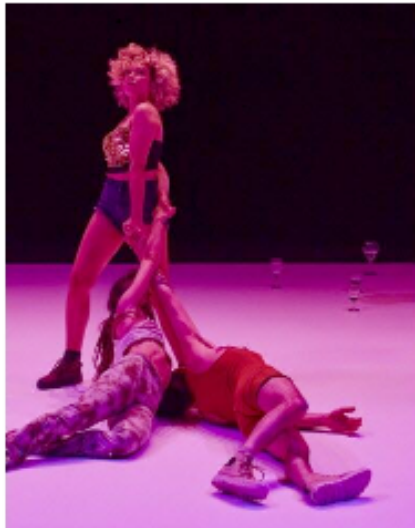


Photo Léa Mercier

Une fête endeuillée ou bien un deuil festif ou bien un peu des deux : lorsque les spectateurs entrent en salle, l'artiste Magda Kachouche bouscule les certitudes de nos conventions quant à ce que doit être ou ne pas être une cérémonie funéraire. Mi maître de cérémonie, mi MC au flow de paroles proche de celui d'un battle, elle pose le cadre. Celui d'une disparition d'un proche jamais nommé, bientôt matérialisée par une voiture téléguidée qui s'en va loin de la scène, comme un dernier au revoir.

Une procession traversant les différentes phases émotionnelles

Déchirant, surtout lorsque l'émotion envahit le visage, le corps et la voix de l'oratrice jusqu'alors solaire. La suite se déroule comme une procession traversant les différentes phases émotionnelles, souvent contradictoires, liées au deuil. Les pleurs, l'espoir, les souvenirs, la force habitent ensemble *La Rose de Jericho*, petit

guide indispensable pour surmonter la disparition des êtres que l'on aime. Sujet associé à l'existence de chacun et pourtant souvent tabou dans nos sociétés, le deuil est ici exploré sous ses différentes facettes, presque sans un mot, avec tellement d'éloquence.

Lors d'un tableau plastique piloté par Bia Kayse, entre rais de lumières et fumées, les fantômes des êtres que l'on a aimé semblent habiter la scène. Puis entre en scène Alice Martins, formidable et fascinante danseuse dont les états de corps dessinent les errements qui suivent le deuil. Ensemble, accompagnées à la musique de Gaspard Guilbert, elles vont de l'avant, sur le magnifique chemin de la vie.

ANNONCES ET MENTION

DÉJÀ À L’AFFICHE

JUSQU’AU 15 JUIN

**Rencontres Chorégraphiques
de Saint-Denis**

Joli programme pour cette affiche contemporaine qui réunit talents confirmés et découvertes de la danse et la performance actuelle. D’Alessandro Sciarroni à Gaëlle Bourges, d’Anne Teresa De Keersmaecker avec Clinton Stringer à Emmanuel Eggermont, les Rencontres font le show. On suivra également la venue d’Olga Dukhovna, Mamela Nyamza ou Mélanie Perrier. Un véritable printemps de la danse en quelque sorte.

■ www.rencontreschoregraphiques.com

Entretien avec Frédérique Latu

Avec 35 équipes artistiques invitées dans 25 lieux différents pour 50 rendez-vous dont la moitié sont des créations sur un mois, Les Rencontres Internationales de Seine-Saint-Denis voient grand ! Frédérique Latu nous en livre ses secrets.

DCH : Quel est le secret d'une édition aussi copieuse alors que les temps sont plutôt difficiles, économiquement parlant ?



Frédérique Latu © D.R

Frédérique Latu : Oui, c'est une programmation copieuse, nous nous en réjouissons. Nous avons réussi à mobiliser de nombreux partenaires, des financements multiples et nous nous inscrivons dans le cadre de tournées internationales. C'est un travail à part entière de combiner tous ces aspects pour monter le festival. Et puis, nous avons un ADN très activiste aux Rencontres qui consiste à penser : les temps sont durs, le climat est tendu, mais nous allons concentrer tous les moyens que nous pouvons trouver pour faire en sorte que ce festival existe dans toutes ses dimensions, dans toutes ses facettes, dans tout ce que nous avons envie de porter en termes de valeurs artistique, éthique, et même politique. Il faut, je crois, donner des signes forts de soutien aux équipes artistiques qui ne sont pas des plus

sereines aujourd'hui. En 2023, nous avons donné plus de 160 représentations dans cinquante lieux différents ce qui fait de nous l'un des plus importants opérateurs de danse d'Île-de-France.

DCH : Quelle est la couleur de ces Rencontres 2024 ?

Frédérique Latu : Cette édition met l'accent sur les créations et la diversité chorégraphique avec de jeunes générations et des artistes plus confirmés. Ce foisonnement permet la vitalité, le renouvellement, et donne une couleur très en phase avec l'actualité de la danse. Ce festival 2024 est à l'image du ton que nous voulons donner, avec les artistes, les lieux partenaires qui sont très mobilisés et engagés. C'est également une programmation en lien avec tous les axes que nous avons travaillé au cours des trois dernières années. Nous avons en effet continué d'investir différents territoires artistiques et géographiques, ouvert d'autres moments festivaliers répartis dans l'année, que sont Playground (un temps fort jeune public) ou Boost (un temps fort hip-hop). Donc tant avec la question de la jeunesse que des cultures urbaines. L'idée étant que les Rencontres Chorégraphiques Internationales restent le cœur et le phare de notre projet, nous faisons le lien avec ces nouvelles pistes de travail. Nous retrouvons ainsi dans cette édition des propositions familiales telle *Valse avec W* de Marc Lacourt et des spectacles dans les espaces publics qui se veulent accessibles aux habitants de Seine-Saint-Denis, comme Pol Jiménez dans un petit parc à Montreuil ou notre partenariat avec le CN D pour *Un kilomètre de danse*. Ces propositions font également le lien avec les « Extensions » qui arrivent ensuite. Tout cela se couple à notre désir de maintenir une dimension internationale forte, qui, pour des raisons économiques, comme écologiques, est plus compliquée aujourd'hui. Néanmoins, les artistes étrangers représentent toujours 60% de notre programmation.



DCH : Comment choisissez-vous les artistes que vous programmez dans ce festival ?

Frédérique Latu : Notre ambition est une démarche très affirmée, voire radicale et nous avons la chance d'avoir des partenaires très différents. De la MC 93 de Bobigny qui peut accueillir les 60 interprètes de *Drumming XXL* d'Anne Teresa De Keersmaeker et Clinton Stringer dans une version exceptionnelle avec les danseurs de l'Ecole des Sables de Germaine Acogny à Toubab Dialow, à l'Echangeur de Bagnolet ou les Laboratoires d'Aubervilliers qui peuvent supporter des projets plus confidentiels avec leur jauge de cent places. A chaque fois l'idée étant de trouver des pièces en résonance avec les espaces pour permettre cette rencontre entre les œuvres, le contexte et le public. Donc de s'autoriser de grands écarts! Il est capital de pouvoir aussi proposer des formats généreux qui transmettraient ce plaisir de la danse à des spectateurs qui viendraient pour la première fois, d'où *Hatched Ensemble* de Mamela Nyamza en ouverture, un spectacle magnifique en provenance d'Afrique du Sud avec dix danseuses, une chanteuse d'opéra et un musicien ou les vingt danseurs autodidactes pleins de singularités de *Témoin* de Saïdo Lelouh.



"Hatched Ensemble" – Mamela Nyamza © Mark Wessels

DCH : Avez-vous un axe particulier ?

Frédérique Latu : Je ne travaille pas à partir de thématiques ou d'axes de réflexion a priori, mais plutôt de manière empirique, en conjuguant le panel des lieux partenaires, et l'envie de donner de la visibilité à des artistes peu ou pas assez vus. J'aime aussi que les pièces puissent faire débat. Certes, je cherche à fédérer autour du festival, mais l'enjeu n'est pas de produire des pièces consensuelles. C'est de présenter des pièces extrêmement ténues, très engagées, qui puissent être fortement interrogées sur leur forme pour permettre un échange critique riche et à toutes les subjectivités de se retrouver et se confronter. J'aime également les propositions très poreuses aux défis du moment, en prise avec les questions esthétiques, artistiques, mais aussi aux thèmes qui traversent notre société. Par exemple, il y a un fil rouge qui s'est imposé et nous parle de la vulnérabilité de l'existence, de la perte, du deuil que l'on peut retrouver dans *After All* de Solène Weinachter, *La Rose de Jericho* de Magda Kachouche, *Insel* de Ginevra Panzetti et Enrico Ticconi, ou *About love and death... élogie pour Raimund Hoghe* d'Emmanuel Eggermont.



"After All" – Solène Weinachter © Andrea Macchia

Il y a aussi tout un parcours autour de la décolonisation, avec *Histoire(s) Décoloniale(s)* de Betty Tchomanga, Mamela Nyamza, Smail Kanouté avec *Bala Funk*, ou encore d'artistes qui refusent les assignations comme Mallika Taneja, Lukas Avendaño ou Bruno Freire. Ce sont des notions importantes à défendre, d'autant plus en Seine-Saint-Denis où nous avons la chance d'avoir une pluralité de population de toutes nationalités, une jeunesse bouillonnante, et où la question de se réapproprier ses propres identités, ses propres cultures sans subir celles qui sont imposées de l'extérieur est si brûlante. Nous devons défendre la multiplicité de points de vue, chacun étant légitime à choisir son propre chemin. Mais on peut aussi suivre d'autres parcours. Comme le fil de l'écriture chorégraphique versus un travail plus performatif... De Gaëlle Bourges et sa création *Juste Camille*, à Anne Teresa De Keersmaeker, de Bruno Freire et sa création *MATAMATÁ* au carrefour de la danse, du théâtre, de la littérature et des arts visuels à *Témoin* de Saïdo Lehlouh. On pourrait même trouver une ligne « Ballets russes » avec *Lo Faunal* (Le Faune) de Pol Jiménez, ou Emmanuel Eggermont qui reprend quelques extraits du *Faune* de Raimund Hoghe... Bref, le spectateur peut imaginer son propre trajet.



"Juste Camille" – Gaëlle Bourges © Hervé Dapremont pour l'Institut International de la Marionnette / ESNAM

DCH : Comment le public de Seine-Saint-Denis perçoit-il les Rencontres ?

Frédérique Latu : Quand je suis arrivée en 2021, il s'agissait de renforcer l'ancrage du festival en Seine-Saint-Denis en lien avec ses habitants et habitantes, particulièrement après le Covid et la fermeture des salles de spectacles. Il fallait tenir un double objectif, préserver ce qui faisait des Rencontres un rendez-vous incontournable pour la communauté chorégraphique dans son ensemble, et renforcer la présence de la danse en proximité avec les habitants. Ce qui était déjà en place mais que nous voulions accentuer, augmenter, sur les projets que nous menons tout au long de l'année. D'où la création d'événements aux temporalités différentes, comme Playground ou Boost, qui a lieu juste avant comme un prologue aux Rencontres et permet de mutualiser les forces pour faire en sorte que le public vienne voir, découvrir, apprécier. Le festival s'appelle Rencontres chorégraphiques et le mot rencontre est primordial. Je suis très heureuse de partager cette édition avec les artistes, le public, les habitants et les professionnels puisque nous avons également choisi de programmer plusieurs journées professionnelles, des rencontres avec les publics, ou encore une formation pour les enseignants.

DCH : Vous avez de très nombreux lieux partenaires, comment s'insèrent-ils dans Les Rencontres ?

Frédérique Latu : Les lieux partenaires sont très importants pour nous et je les remercie de leur confiance et soutien. Les Rencontres Chorégraphiques, pour un certain nombre d'entre eux, est aussi l'endroit où ils peuvent prendre des risques supplémentaires par rapport à leur saison. Parce que nous travaillons en coopération et que nous portons les propositions ensemble, c'est aussi un espace de liberté que nous nous accordons mutuellement.

Propos recueillis par Agnès Izrine avril 2024

Les Rencontres chorégraphiques Internationale de Seine-Saint-Denis du 13 mai au 15 juin 2024

LE PAVILLON / CHOR. MAGDA KACHOUCHE

La Rose de Jéricho

La chorégraphe Magda Kachouche nous entraîne dans un rituel entre morts et vivants dans *La Rose de Jéricho*, sous l'égide d'une plante, dite immortelle.



© Magda Kachouche

Les trois interprètes de *La Rose de Jéricho* de Magda Kachouche.

Considérée comme immortelle, la "rose de Jéricho" (de son nom scientifique *Selaginella lepidophylla*) fait preuve d'une résistance exceptionnelle à la sécheresse. Cette plante originaire du désert de Chihuahua, à la frontière entre le sud des États-Unis et le nord du Mexique, peut survivre à des sécheresses extrêmes et renaître de ses cendres une fois imbibée d'un peu d'eau. La chorégraphe Magda Kachouche convoque cette métaphore pour parler du deuil et des résurgences des morts dans nos vies. Celle qui expérimentait les mystères de la nature dans *Chêne Centenaire* aux côtés de Marion Carriau en 2022 reprend contact avec son père défunt, dans un rituel en trio avec la danseuse Alice Martins et le musicien Gaspard Guilbert. Sur les traces de la philosophe Vinciane Despret, elle active la vitalité du lien entre morts et vivants.

Belinda Mathieu

Le Pavillon, 28 avenue Paul Vaillant-Couturier 93230 Romainville. Les 16 mai et au 17 mai à 20h30. Tél: 01 55 82 08 08. Dans le cadre des **Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis**.

Assistez aux "Rencontres chorégraphiques 2024" en Seine-Saint-Denis

DU 13 MAI AU 15 JUIN 2024

Publié le mercredi 24 avril 2024 à 17h12 | ⌚ 1 min | PARTAGER



Quatre personnes sont sur une scène dans le noir, deux habillées en noir et deux habillée en beige - INSEL ©Spezza Švagelj

Pour cette nouvelle édition, le festival des "Rencontres chorégraphiques internationales" présente des œuvres poétiques et plurielles sur plusieurs scènes en Seine-Saint-Denis.

Le festival *Les Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis* mêle artistes confirmés, comme les chorégraphes Gaëlle Bourges et Magda Kachouche, et émergents, au sein d'une programmation interdisciplinaire, aussi bien française qu'internationale.



une femme à contrejour - CREDITS : RENCONTRES CHORÉGRAPHIQUES INTERNATIONALES DE SEINE SAINT DENIS

Le festival couvre l'ensemble du territoire de la Seine-Saint-Denis tout au long de sa programmation et explore différentes relations aux publics dans une dynamique d'itinérance et de proximité.

Pour cette nouvelle édition, le festival explore les thématiques de la rencontre à l'autre et de l'environnement afin de mettre à l'honneur le vivant et offrir des réflexions nouvelles.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/evenements/assistez-aux-rencontres-choreographiques-2024-en-seine-saint-denis-1612406>

DANSE - ENTRETIEN / FRÉDÉRIQUE LATU

Frédérique Latu nous parle de l'édition 2024 des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis



FESTIVAL / RENCONTRES
CHORÉGRAPHIQUES
INTERNATIONALES DE SEINE-
SAINT-DENIS.

Publié le 23 avril 2024 - N° 321

Avec 35 équipes artistiques invitées dans 26 lieux différents pour 50 rendez-vous et 17 créations sur un mois, Les Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis voient grand ! Frédérique Latu nous en livre ses secrets.

Quelle est la couleur de cette édition 2024 ?

Frédérique Latu : Cette édition met l'accent sur les créations et la diversité chorégraphique avec de jeunes générations et des artistes plus confirmés, ce qui donne une couleur très en phase avec l'actualité de la danse. Notre ambition est une démarche très affirmée, voire radicale, et nous avons la chance d'avoir des partenaires très différents. De la MC 93 de Bobigny qui peut accueillir les 60 danseurs de *Drumming XXL* d'Anne Teresa De Keersmaecker et Clinton Stringer, à l'Échangeur de Bagnolet ou aux Laboratoires d'Aubervilliers qui peuvent supporter des projets plus confidentiels avec leur jauge d'une centaine de places. Il est capital de pouvoir proposer des formats généreux qui transmettent le plaisir de la danse à des spectateurs qui viennent pour la première fois, comme *Hatched Ensemble* de Mamela Nyamza, ou les vingt danseurs autodidactes plein de singularités de *Témoin* de Saïdo Lelouh, mais tout aussi important de présenter des propositions familiales, dans les espaces publics accessibles aux habitants de Seine-Saint-Denis, comme Pol Jiménez dans un petit parc à Montreuil ou notre partenariat avec le CN D pour *Un kilomètre de danse*.

« J'AIME QUE LES PIÈCES PUISSENT FAIRE DÉBAT, SOIENT TRÈS POREUSES AUX DÉFIS ARTISTIQUES ET AUX THÈMES QUI TRAVERSENT NOTRE SOCIÉTÉ. »

Comment choisissez-vous les artistes que vous invitez ?

J'aime que les pièces puissent faire débat, soient très poreuses aux défis artistiques et aux thèmes qui traversent notre société. J'apprécie aussi que l'on puisse tisser des parcours dans la programmation. Par exemple, il y a un fil rouge qui s'est imposé à nous autour de la vulnérabilité de l'existence, de la perte, du deuil que l'on peut retrouver dans *After All* de Solène Weinachter, *La Rose de Jericho* de Magda Kachouche, *Insel* de Ginevra Panzetti et Enrico Ticconi, ou *About love and death... élogie pour Raimund Hoghe* d'Emmanuel Eggermont. Il est aussi possible d'imaginer tout un parcours autour de la décolonisation, avec Betty Tchomanga, Mamela Nyamza, Smaïl Kanouté, ou d'artistes qui refusent les assignations comme Mallika Taneja, Lukas Avendaño ou Bruno Freire. Ce sont pour moi des choses importantes à défendre, d'autant plus en Seine-Saint-Denis où vivent cette pluralité de populations de toutes nationalités et une jeunesse bouillonnante, où la question de se réapproprier ses propres identités, ses propres cultures, sans subir celles qui sont imposées, est si brûlante.

Propos recueillis par Agnès Izrine

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis
du lundi 13 mai 2024 au samedi 15 juin 2024

Tél. : 01 55 82 08 00.

focus

Les Rencontres Chorégraphiques Internationales
de Seine-Saint-Denis : un exceptionnel foisonnement créatif

Ouvert sur le monde, sur ses mutations et interrogations, les Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis présentent, du 13 mai au 15 juin, des œuvres qui reflètent le foisonnement créatif et l'engagement performatif des écritures contemporaines. Frédérique Latu, directrice des Rencontres depuis 2021, tout en confrontant les points de vue, fait toujours la part belle aux femmes, comme en témoigne cette nouvelle édition.

Drumming XXL

MC 93 / CHOR. ANNE TERESA DE KEERSMAEKER / CLINTON STRINGER

Une pièce iconique d'Anne Teresa De Keersmaeker, dans une distribution grand format. Une création exceptionnelle !

Dans la tradition des projets monumentaux initiés par le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris depuis 2019, *Drumming XXL* réunit soixante interprètes issus de trois formations d'excellence – l'École des Sables de Germaine Acogny à Toubab Dialaw, P.A.R.T.S., et le CNSMDP – pour une véritable re-

création d'un chef-d'œuvre de la chorégraphie flamande. Les jeunes partent à l'assaut de cette composition exceptionnelle où la gestuelle s'élance avec une légèreté, une liberté de forme et un foisonnement extraordinaire qui font transparaître une forme de miroitement pulsatile. Le plus étonnant reste cette impres-



© Herman Sorgeloos

sion de simplicité. Un simple coup de bongo déclenche toute la pièce, qui se répercute en accumulations, éclatements, inversions, décalages... sur la partition magistrale de Steve Reich qui donne son nom à la pièce.

La révolution orange

Magistrale, la danse l'est tout autant puisqu'elle est composée sur une seule phrase qui se déploie en multiples facettes et variations, suivant les différentes textures des percussions,

puis la flûte et les voix. Pour cette version hors norme, les danseurs et danseuses de chaque formation, aux techniques différentes, auront le champ libre pour modifier certaines sections de la pièce originale. Ils peuvent ainsi utiliser les structures de la chorégraphie pour créer de nouvelles constructions. L'imagination formelle de *Drumming* étant presque inépuisable, gageons que ces métamorphoses ne peuvent que nourrir cette pièce à dominante orange, teintée de vitalité, d'énergie et de joie de vivre. Intense. Explosive.

Agnès Izrine

MC 93, 9 boulevard Léonie, 93000 Bobigny. Du 5 au 8 juin. Tél. : 01 41 60 72 72. Projet labellisé Olympiade Culturelle. Également le 9 juin Parvis de La Villette, Paris.

HATCHED
ENSEMBLETHÉÂTRE PUBLIC DE MONTREUIL /
CHOR. MAMELA NYAMZA

La chorégraphe et activiste sud-africaine Mamele Nyamza dévoile en France sa dernière création.



© Mark Wessels

HATCHED ENSEMBLE de Mamele Nyamza.

Mamele Nyamza est née en 1976 dans le township de Gugulethu, sous l'apartheid. Formée aux danses classique, contemporaine et africaine, puis chez Alvin Ailey, elle fonde en 2008 sa compagnie. Développant un travail à la fois autobiographique et très engagé, elle questionne avec force la place des femmes noires et lesbiennes dans une société sud-africaine qui n'en a terminé ni avec le racisme, ni avec le patriarcat, ni avec l'homophobie.

Assumer son identité

Dans un solo très personnel intitulé *HATCHED*, elle déconstruisait en 2008 les vocabulaires classique et contemporain tout en militant pour l'émancipation des femmes. Elle y apparaissait accompagnée de son fils, né l'année où sa propre mère fut assassinée. Une mère dont la voix – tout comme sa rencontre avec Robyn Orlin dans les années 1990 – l'ont poussée à devenir artiste pour témoigner des souffrances endurées. Dans le prolongement de ce solo, elle présente pour la première fois en France *HATCHED ENSEMBLE*, pièce pour dix interprètes, une chanteuse d'opéra et un musicien. Elle y interroge le poids des normes sociales et les envois valser afin que chacun puisse assumer sa véritable identité.

Delphine Baffour

Théâtre Public de Montreuil – Salle Jean-Pierre Vernant, 10 place Jean-Jaurès, 93100 Montreuil. Les 14 et 15 mai. Tél. : 01 48 70 48 90.

Propos recueillis /
Emmanuel EggermontAbout Love and
Death... Éloge pour
Raimund Hoghe

LE COLOMBIER

Emmanuel Eggermont évoque l'œuvre de l'exceptionnel Raimund Hoghe, et la renouveau dans une création très personnelle.



Emmanuel Eggermont dans About Love and Death.

© Rosa Francis

« Cette pièce n'est pas un hommage à Raimund Hoghe, mais une création pour travailler sur la filiation. Ou comment son univers continue d'agir à travers nous, mais aussi pour toute une génération qui ne l'a pas connu. C'est une légende et une façon d'aller plus loin. Je suis légataire de ses œuvres, c'est une responsabilité. Il me faut continuer la route, non pas comme il l'aurait fait, mais en étant sincère avec mes sentiments, mes sensations, ma démarche artistique. Il a toujours dit à chacun : « suis ton chemin, peu importe ce qu'il est ».

À l'amour

« Ça s'appelle *About Love and Death*, un titre tiré d'une réplique du film *Phaedra* de Jules Dassin. C'était le sujet de toutes ses chorégraphies, et c'est un clin d'œil au dernier solo qu'il a créé pour moi, *Musiques et mots pour Emmanuel*, où ce film apparaît. Il y a huit ou neuf spectacles évoqués, avec beaucoup d'amour et d'humour. Mais c'est surtout tout un jeu de références plastiques, iconographiques, et bien sûr musicales – les bandes-son de Raimund étant exceptionnelles, en termes de recherche et d'acuité par rapport à son propos. Le tout étant travaillé à travers le prisme d'une nouvelle lecture et surtout, d'une nouvelle écriture. »

Propos recueillis par Agnès Izrine

Le Colombier, 20, rue Marie-Anne Colombier, 93170 Bagnole. Du 8 au 13 avril. Tél. : 01 43 60 72 81.

LE PAVILLON / CHOR. MAGDA KACHOUCHE

La Rose de Jéricho

Une création de Magda Kachouche pour rendre visible ce qui est caché.



© Lea Mercier

Magda Kachouche dans La Rose de Jéricho.

Elle dure bien plus que ne durent les roses : la rose de Jéricho n'est autre qu'une immortelle, capable de survivre au dessèchement. Une très belle image pour parler de celles et ceux qui nous quittent et vivent encore à l'intérieur de nous. C'est le point de départ de ce trio que Magda Kachouche forme avec Alice Martins et Gaspard Guilbert, pensé comme une cérémonie où l'au-delà prend sa place. Les fantômes s'incarnent dans les métamorphoses, les chants, les danses, mais aussi dans l'élan de vie porté par les corps.

Nathalie Yokel

Le Pavillon, 8 avenue Paul-Vaillant-Couturier 93230 Romainville. Les 16 et 17 mai. Tél. : 01 49 15 56 53.

CHOR. GAËLLE BOURGES

Juste Camille

Six ans après Tours, Gaëlle Bourges recrée *Juste Camille* avec les étudiants de l'école nationale supérieure des arts de la marionnette.



© M. Blanchet

Histoire de Camille, mystérieux panneau peint au XVIII^e siècle, décor d'un coffre abritant le trousseau d'une jeune mariée, a fait naître cette

performance de Gaëlle Bourges, qui voyage depuis l'époque médiévale jusqu'au XX^e siècle, rejoignant l'histoire de la spoliation des œuvres par les nazis. Entre la vierge Camille de l'*Enéide*, la chasseresse, l'Amazone, la guerrière, la reine et la future mariée, différentes figures de femmes cohabitent dans ce panneau, que la chorégraphe revisite avec les étudiants marionnettistes de l'école de Charleville-Mézières.

Nathalie Yokel

Informations pratiques à préciser.

THÉÂTRE LOUIS ARAGON /
CHOR. OLGA DUKHOVNAYA

Hopak

Un trio d'Olga Dukhovnaya entre héritage historique et danse minimaliste, qui ouvre la voie à l'imprévisible.



Hopak d'Olga Dukhovnaya.

© Geoffrey Montagu

Olga Dukhovnaya aime à recycler et dialoguer avec des danses existantes. *Hopak*, dont le nom désigne une danse traditionnelle ukrainienne virtuose, mélange la danse classique avec ses grands sauts, et le break dance avec des passages au sol accroupis. La chorégraphe vise à créer une danse contemporaine, et donc imagine ce que serait devenue cette danse si elle n'avait pas été récupérée par un folklore soviétique réinventé. Accompagnée par un accordéoniste fêru de musique électronique, la chorégraphe modifie l'essence de ce *Hopak*.

Agnès Izrine

Théâtre Louis Aragon, Esplanade des Droits de l'Homme, 93290 Tremblay-en-France. Le 25 mai. Tél. : 01 49 63 70 58.

Les Rencontres Internationales
de Seine-Saint-Denis
96 bis rue Sadi Carnot, 93177 Bagnole.
Du 13 mai au 15 juin. Tél. : 01 55 82 08 08.
rencontreschorégraphiques.com

5

DANSE

**Rencontres Internationales
Chorégraphiques de Seine-Saint-Denis**

Pour sauver une valse traditionnelle italienne de l'extinction (*Save the last dance for me* d'Alessandro Sciarroni) ou préserver les jeux de jambes acrobatiques des soldats ukrainiens de la récupération politique (*Hopak* d'Olga Dukhovnaya), les chorégraphes de la scène contemporaine internationale érigent la mémoire des corps contre l'amnésie idéologique. Dans l'hymne aux disparus de Magda Kachouche ou le *funeral training* de Solène Weinachter, la mort n'en finit pas de nous ramener à la vie. (AD)

du 13 mai au 15 juin en Seine-Saint-Denis

Les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis 2024



Les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis se déroulera du 13 mai au 15 juin 2024. Elle sera précédée d'un temps fort Boost dédié aux danses urbaines et sera prolongée des Extensions.

Boost par Est Ensemble et les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis.
du samedi 27 avril au dimanche 5 mai 2024

Le Festival
du lundi 13 mai au samedi 15 juin 2024

Les Extensions
du vendredi 28 juin au dimanche 7 juillet 2024

Artistes invité-es (programmation en cours)

Gaëlle Bourges (France) – Création 2024 / Premières franciliennes
Olga Dukhovnaya (France / Ukraine) – Création 2024 – Première
Emmanuel Eggermont (France) – Création 2024 / Première
Marc Lacourt (France) – Création 2024
Magda Kachouche (France / Algérie) – Création 2024 / Première
Anne Teresa De Keersmaeker (Belgique) + Clinton Stringer
(Belgique / Afrique du Sud) – Création 2024 / Premières françaises
Mamela Nyamza (Afrique du Sud) – Création 2023 / Premières françaises
Ginevra Panzetti et Enrico Ticconi (Italie)
Mélodie Perrier (France) – Création 2024 / Première
Féroz Sahoulamide (France / Inde / Vietnam) – Création 2024 / Première française
Alessandro Sciarroni (Italie)
Solène Weinachter (France / Écosse) – Création 2023 / Premières françaises

Pour ce projet, tu as réuni une équipe multiculturelle...

En effet, dès le départ, j'ai eu envie que le travail soit infusé par plusieurs cultures, celles des origines des interprètes : Algérie, France, Portugal. Il était question de partir en résidence en Algérie et au Portugal. L'idée était de saisir les façons d'accompagner les morts et de vivre le deuil selon dont on vient, comprendre ce qui nous singularise et ce qui nous rassemble, et d'en parsemer des ingrédients dans la pièce. Finalement, le voyage en Algérie n'a pas été possible faute de visas. En revanche, la préparation de ce séjour nous a permis de tisser des liens avec des habitant-es qui nous ont nourri à distance. La résidence au Portugal a quant à elle été extrêmement vertueuse. Aujourd'hui, la pièce est aussi composée avec des touches brésiliennes, grâce à la présence au plateau de Bia Kaysel. Des sons, des objets, des mots, des musiques, des gestes, des récits, des danses résonnent depuis ces quatre territoires.

Peux-tu nommer les danses et les forces qui traversent *La rose de Jéricho* ?

Chaque danse de *La rose de Jéricho* a une fonction, sert à quelque chose : chasser le chagrin et laisser de la place aux fantômes, rendre hommage aux agents funéraires et ouvrir le chemin vers le deuil, expurger la peine, réparer les vivants et célébrer la chair et les liens. La recherche menée au sein des quatre cultures a nourri les danses par des principes physiques, des gestes précis, des paysages, des manières de convoquer les émotions. La pièce s'ouvre par une scène d'accueil festive, performative et très adressée aux spectateur-ices, pour se clôturer sur une invitation à nous rejoindre et à danser toutes ensemble sur le plateau. Il s'agit pour moi de célébrer la danse comme fonction sociale et universelle, qui nous permet de traverser les étapes de la vie en nous réunissant et en nous permettant de nous sentir ultra vivant-es.

La rose de Jéricho, vu au festival des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis

TV

France.tv - CultureBox

Vendredi 21 juin 2024

<https://www.france.tv/spectacles-et-culture/emissions-culturelles/culturebox-l-emission/6177899-culturebox-live-magda-kachouche-et-naza.html#section-about>



The image shows a promotional graphic for the 'Culturebox live' event. It features a woman, Magda Kachouche, standing on a stage with colorful vertical bars in the background. The text 'culturebox le live' is prominently displayed in the center. In the top right corner, there is a logo for 'culturebox l'émission' with a leaf and gear icon. Below the image, the title 'Culturebox, live - Magda Kachouche et Naza' is shown, followed by the France.tv logo, 'Émissions culturelles', and the duration '14 min 43 s'. There are also buttons for 'extrait' and 'tous publics'. At the bottom, a short description of the event is provided.

Culturebox, live - Magda Kachouche et Naza

•tv | Émissions culturelles • 14 min 43 s

extrait tous publics

L'émission accueille la chorégraphe et danseuse Magda Kachouche et un extrait de son spectacle. Pour le deuxième live, la scène de Culturebox accueille Naza venu interpréter son titre « Anidja ».